

Les trois batailles de Québec

Hélène Quimper

Numéro 99, 2009

La guerre de la conquête

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6711ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Quimper, H. (2009). Les trois batailles de Québec. *Cap-aux-Diamants*, (99), 28–32.

LES TROIS BATAILLES DE QUÉBEC

PAR HÉLÈNE QUIMPER

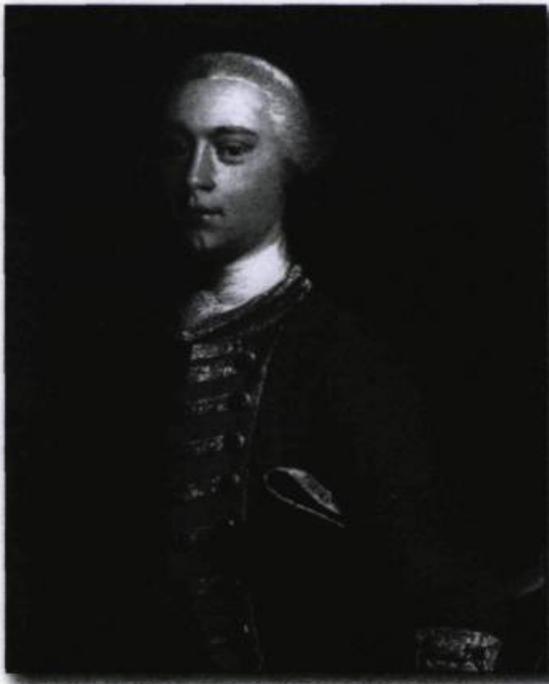
L'un des principaux enjeux de la guerre de Sept Ans (1756-1763) en Amérique est la possession de la ville de Québec, capitale de la Nouvelle-France. Lien vital des communications avec l'Europe, l'endroit est doté d'une valeur stratégique indéniable et, de ce fait, suscite la convoitise. L'équation est simple : posséder Québec signifie s'emparer de toute la colonie et acquérir une position enviable sur le continent. En cette période de guerre, la France et la Grande-Bretagne, qui aspirent chacune à l'hégémonie mondiale, font résolument de Québec une ville à défendre pour la première, une ville à prendre pour la seconde.

Afin de s'emparer de la Nouvelle-France, et plus particulièrement de Québec, la Grande-Bretagne ne lésine pas sur les moyens. En janvier 1759, le jeune officier James Wolfe est nommé major général et commandant des forces terrestres de l'expédition contre Québec. Entouré des brigadiers généraux Robert Monckton, George Townshend et James Murray, il a sous ses ordres 7 929 soldats provenant de 10 régiments d'infanterie de l'armée régulière, 890 soldats américains et 330 membres de la Royal Artillery, pour un total de 9 149 combattants. Il est également appuyé d'une imposante flotte de la Royal



Joseph de Montcalm, marquis de Montcalm, commandant des troupes françaises en Amérique. Anonyme, v. 1871. (Bibliothèque et Archives Canada).

Joseph Highmore (*att.*) vers 1749. James Wolfe (1727-1759), major général et commandant des forces terrestres de l'expédition contre Québec. (Bibliothèque et Archives Canada).



Navy, composée de 186 vaisseaux, dont 49 navires de guerre; quelque 15 600 officiers et marins y sont embarqués.

Informé en mai 1759 de l'approche de cette force, Louis-Joseph de Montcalm, marquis de Montcalm, commandant des troupes françaises en Amérique, quitte Montréal pour Québec, qu'il s'empresse de fortifier. Convaincu que le débarquement britannique ne peut se réaliser que sur la côte de Beauport – celle-ci n'offrant aucune défense naturelle – il y fait effectuer plusieurs travaux de retranchement et y concentre ses troupes. Pour défendre la ville, il peut compter sur l'infanterie de l'armée régulière et ses 2 337 soldats. Les différents corps de milice – y compris la cavalerie – regroupent 11 325 hommes; les Troupes de la Marine fournissent 1 108 combattants, et environ 1 775 Amérindiens sont aussi disponibles. La marine, pour sa part, compte environ 2 100 hommes et sa modeste flotte sert essentiellement au ravitaillement de la ville, ralliant par convois Batiscan et Québec.

LA BATAILLE DE MONTMORENCY

Lorsque le 27 juin 1759, le général James Wolfe débarque à l'île d'Orléans avec sa troupe, il réalise rapidement qu'il doit revoir son plan d'attaque initial : Montcalm a anticipé ses intentions d'effectuer un débarquement dans le secteur de Beauport et a fortifié l'endroit. Sans attendre, les Britanniques entreprennent le siège de la ville : ils établissent des campements à l'île d'Orléans, à la Pointe-Lévy, à l'est de la rivière Montmorency; ils érigent des batteries destinées à bombarder la ville et rapidement ouvrent le feu; et ils s'assurent le contrôle de la navigation sur le fleuve. Malgré ces actions, le général Wolfe demeure hésitant : il élabore divers plans de débarquement qu'il ne met pas à exécution. À la fin du mois de juillet, la côte de Beauport est toujours son objectif privilégié, l'endroit demeurant le plus accessible de toute la région.

Le général Wolfe décide donc de passer à l'action. En résumé, la manœuvre doit être la suivante : débarqués à la limite est des retranchements français, des Grenadiers doivent s'emparer d'une redoute ennemie située à l'avant de la principale ligne de défense. Une fois cet avant-poste pris, les troupes utiliseront des pics et des pelles pour l'agrandir et le renforcer. Conséquemment, les Français seront forcés de quitter leurs retranchements et d'engager le combat. Arrivés en renforts, des bataillons d'infanterie vaincront sans peine ces opposants et n'auront plus qu'à avancer vers Québec.

C'est au matin du 31 juillet que l'attaque est lancée. Les troupes se mettent en mouvement, mais une mauvaise surprise attend Wolfe : surveillant les manœuvres à bord d'un navire, il réalise que la redoute convoitée est plus près des lignes françaises qu'il ne l'avait d'abord évalué et que ses hommes ne pourront soutenir la fusillade. Alors qu'il observe des mouvements chez l'ennemi, Wolfe le croit désorganisé – en réalité, les Français ne font que réagir à l'alarme générale sonnée par Montcalm, en se dirigeant à leur poste, prêts à combattre – et modifie sa stratégie. L'action relativement simple de prendre une position et de l'isoler, forçant l'ennemi à attaquer, est abandonnée à la faveur d'un assaut de front et d'envergure sur les retranchements en hauteur.

Le général Wolfe ordonne à ses troupes, restées aux campements de Montmorency et de Pointe-Lévy, de se joindre au combat. Les mouvements s'intensifient et Montcalm a comme défi d'anticiper l'endroit du débarquement, qui se fera finalement à Montmorency. Vers 17 h 30, les Grenadiers, fébriles et indisciplinés, partent à l'assaut des lignes ennemies sans attendre les renforts. Les Français ouvrent aussitôt le feu. L'opération est désastreuse pour les Britanniques. D'abord, l'ascension de l'escarpement qui mène aux lignes françaises s'avère plus ardue que prévu et, au même moment, un orage éclate, rendant les déplacements encore plus difficiles, voire impossibles. La pluie a également comme effet de noyer la poudre des fusils, mettant fin à la fusillade.

William Elliot (v. 1787-1825) d'après Hervey Smith, 1760. La bataille de Montmorency, le 31 juillet 1759, constitue la première véritable tentative de débarquement du général James Wolfe. (Bibliothèque et Archives Canada).



L'attaque est un échec. Les Britanniques doivent reculer précipitamment. À 19 h 30, tout est terminé, l'orage autant que la bataille. L'armée française est en liesse! Par une juste lecture des intentions ennemies, par un tir soutenu, elle est parvenue à repousser l'armée britannique, faisant 210 morts et 230 blessés dans ses rangs alors que ses propres pertes s'élèvent à 70 morts ou blessés.

LA BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM

Les semaines qui suivent cet échec sont difficiles pour le général Wolfe : les relations déjà tendues avec son état-major se détériorent davantage, il ne parvient pas à renouveler son plan d'attaque et la maladie l'oblige à garder le lit pendant quelques jours. À la fin du mois d'août, se retrouvant dans une impasse, le général se résigne à consulter son état-major. Les trois brigadiers généraux, de concert avec le vice-amiral John Saunders, suggèrent d'effectuer un débarquement en amont de Québec. Une telle opération aurait pour effet de couper la ligne d'approvisionnement de la ville et de l'armée française, d'empêcher toute retraite vers l'ouest et d'obliger enfin le général Montcalm à sortir de ses retranchements et à combattre. Wolfe accepte la proposition, mais décide seul du lieu du débarquement : ce sera à l'anse au Foulon.

La nuit du 12 au 13 septembre 1759, des diversions sont créées afin de leurrer l'armée française et d'attirer son attention loin du lieu ciblé. La stratégie fonctionne. Vers 2 h, une première vague de soldats britanniques, ayant pris place dans des barges de débarquement, profite de la marée descendante et se laisse entraîner par le courant. Débarqués au pied d'une falaise, ils l'escaladent, parvenant même à y hisser deux pièces d'artillerie. Une fois au sommet, ils neutralisent le corps de miliciens chargé de défendre le secteur et prennent position à proximité de la ville, sur les hauteurs d'Abraham. Rapidement, et en ordre, d'autres soldats les rejoignent. Il est 6 h lorsque le général Wolfe forme ses lignes de bataille.

Surprises, les autorités militaires françaises avaient presque rejeté la possibilité d'un débarquement d'envergure. Jugeant les Britanniques trop hésitants, elles croyaient leur retraite imminente. Des miliciens avaient même reçu l'autorisation de retourner à leur terre afin d'y effectuer les récoltes; il faudrait bien nourrir la population après ce pénible siège. Autre fait à noter, la nuit du débarquement, les Français attendent un convoi de ravitaillement; dans une confusion totale, il y a méprise et les barges britanniques sont prises pour celui-ci.

Vers 7 h, Montcalm ordonne à ses troupes retranchées à Beauport de rejoindre l'ennemi.

Francis Swaine (v. 1720-1782), vers 1763. Débarquement britannique du 12 au 13 septembre 1759. Les troupes escaladent la falaise et prennent position sur les hauteurs de Québec. (Bibliothèque et Archives Canada).





Pendant le déplacement de celles-ci et leur positionnement sur le champ de bataille, miliciens et Amérindiens embusqués en profitent pour faire des victimes parmi les Britanniques. Une fois sur place, Montcalm analyse la situation et juge qu'il est urgent de sonner l'offensive, car l'ennemi menace de se retrancher; cela fait, il lui serait trop facile de pilonner et de prendre la ville. Sans attendre les troupes du colonel Louis-Antoine de Bougainville qui lui auraient permis de prendre l'armée britannique à revers, le général français opte pour un affrontement immédiat. Ce que le général Wolfe recherche depuis le début du siège, c'est-à-dire une bataille rangée, à l'europpéenne – convaincu de la supériorité de son armée en pareil cas – est sur le point de se produire.

Sur le champ de bataille, chaque armée compte environ 4 500 soldats. Les forces françaises sont réparties sur trois lignes et intègrent des miliciens. Disposée en deux lignes afin de couvrir un espace plus grand, l'armée britannique a, fait à noter, chargé ses fusils de deux balles. 10 h! Montcalm ordonne l'attaque. L'armée française se met en mouvement mais rapidement, c'est le désordre : les lignes se brisent et des tirs isolés sont entendus, avant même que l'ordre d'ouvrir le feu ne soit donné. Une salve plus ou moins structurée est finalement tirée, mais elle s'avère peu efficace. Disciplinés, les rangs britanniques atten-

dent pour riposter : l'ordre de tirer ne viendra que lorsque l'ennemi sera à environ 40 verges (un peu plus de 36 mètres). Au moment opportun, ils font feu en une décharge simultanée. La salve a l'effet d'un *coup de canon*.

Les lignes françaises sont rompues et nul ordre ne parvient à les reformer. Pour plusieurs, la retraite vers la ville s'impose comme la seule issue. Toujours embusqués, des miliciens et des Amérindiens couvrent la retraite de leurs alliés en parvenant à freiner la charge britannique, lui infligeant de nombreuses pertes. Bougainville et ses hommes arrivent mais il est trop tard, aucune action ne sera même tentée. En moins d'une demi-heure, l'armée française est en déroute et l'armée britannique est aux portes de la ville. Blessés, les deux commandants décèdent; Wolfe sur le champ de bataille, Montcalm le lendemain matin. Dans les rangs britanniques, l'affrontement a fait 61 morts et 603 blessés; chez les Français, 150 morts, 193 blessés, 370 prisonniers et 28 disparus.

Les lendemains de la bataille sont difficiles pour l'armée française : les troupes sont désorganisées et la pénurie de vivres est extrême. Notables et officiers demandent la capitulation de Québec, qui est signée le 18 septembre 1759. L'armée britannique prend possession de la ville tandis que les forces françaises retraitent vers

■ George Bryant Campion (1796-1870), vers 1860. Représentation de la bataille de Sainte-Foy du 28 avril 1760, dernière grande victoire de l'armée française en Nouvelle-France. (Bibliothèque et Archives Canada).

Montréal. James Murray et le chevalier François de Lévis, désormais respectivement commandant de l'armée britannique et de l'armée française, sont tous les deux convaincus qu'une contre-attaque aura lieu.

LA BATAILLE DE SAINTE-FOY

L'hiver s'avère difficile pour les forces britanniques : à l'isolement et au froid s'ajoute une épidémie de scorbut qui cause des centaines de décès. Malgré tout, Murray parvient à améliorer les fortifications de la ville. Lévis, de son côté, dresse les plans pour reprendre Québec, rassemble l'équipement nécessaire et espère une réponse favorable de Versailles à sa demande de renforts. Il doit procéder rapidement, car il souhaite mener la campagne avant que la neige ne soit complètement fondue et que le Saint-Laurent soit libre de glaces. C'est à la mi-avril que les troupes, composées d'environ 7 000 hommes, se mettent en mouvement et progressent vers Québec dans des conditions difficiles.

La nuit du 26 au 27 avril 1760, Murray apprend que l'armée française approche, escortée de sept navires qui ont à bord provisions et pièces d'artillerie. Il rassemble aussitôt ses troupes, qui s'élèvent à environ 3 400 soldats. Parallèlement, Lévis arrive dans le secteur de Sainte-Foy et y dispose ses hommes. Ils sont rapidement rejoints par l'armée britannique qui les canonne et fusille

Louis-Charles Bombled.
Le général Lévis à la bataille
de Sainte-Foy, 1760, gravure,
1904. (Banque d'images de
Cap-aux-Diamants).



avec intensité. Cependant, Murray, observant une augmentation des forces ennemies et craignant un encerclement, décide de se replier dans la ville. Une bataille est imminente...

Le 28 avril, à 7 h, James Murray décide d'attaquer l'armée française avant qu'elle ne prenne position. Il sort de la ville avec ses troupes, assemblées en deux colonnes. Arrivé sur les hauteurs d'Abraham, il forme ses lignes de bataille. Lévis, en reconnaissance dans le secteur, observe ces déplacements. Lui qui croyait que les Britanniques allaient s'en tenir à une stratégie défensive, doit former ses brigades rapidement. Il multiplie les ordres mais craignant pour ses troupes qui essuient un feu d'artillerie nourri, il ordonne un déplacement à l'entrée d'un bois à l'arrière pour leur permettre de se regrouper et de se former en ordre de bataille.

Croyant à la déroute, Murray quitte sa position de force et fonce à la poursuite de l'ennemi, dans la direction du moulin Dumont. L'affrontement est soutenu et donne lieu à un violent corps à corps. C'est alors que les Français, attaquant massivement la gauche britannique, parviennent à créer un désordre tel qu'il se répandit sur toute la ligne. Afin d'éviter un encerclement total, Murray ordonne aussitôt la retraite à l'intérieur des murs de la ville. Artillerie, munitions, outils, morts et blessés sont abandonnés sur le champ de bataille. La victoire est cette fois française. Mais le bilan est lourd : les Britanniques recensent 292 soldats tués, 837 blessés et 53 soldats faits prisonniers alors que les Français dénombrent 266 soldats tués et 773 blessés.

Dans les deux camps, les jours qui suivent sont sous le signe de l'attente : celle des renforts. Repliée dans la ville, la garnison britannique harcèle les troupes françaises qui assiègent la ville. Celles-ci travaillent à ériger une batterie mais le peu de poudre disponible et la piètre qualité des pièces d'artillerie laissent présager un bombardement sans grand effet. Le 9 mai, un navire battant pavillon britannique rejoint Québec. Deux jours plus tard, les batteries françaises sont opérationnelles; Lévis a toujours espoir de sauver la colonie. Le 15 mai, deux autres navires britanniques sont en vue. Résigné, Lévis lève le siège et retraite vers Montréal. Les renforts français n'arriveront jamais.

Presque un an après la capitulation de Québec, le 8 septembre 1760, c'est au tour de Montréal, et par extension de la Nouvelle-France, de se rendre. Débute alors un régime militaire qui prendra fin avec la signature du traité de Paris le 10 février 1763 : la Nouvelle-France devient alors officiellement britannique et l'hégémonie mondiale de la Grande-Bretagne est dès lors indiscutable. ♦

Hélène Quimper est historienne à la Commission des champs de bataille nationaux.